

« Jean Genet, la vie écrite »

Alain Bernard Marchand

Numéro 48, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marchand, A. B. (1988). Compte rendu de [« Jean Genet, la vie écrite »]. *Jeu*, (48), 196–197.

«jean genet, la vie écrite»

Ouvrage de Jean-Bernard Moraly, Paris, Éditions de la Différence, 1988, 355 p.

d'une image l'autre

C'est en revenant sur la vie de l'écrivain que Jean-Bernard Moraly a entrepris de faire le deuil de Jean Genet, décédé subitement le 15 avril 1986 alors qu'il corrigeait les épreuves du *Captif amoureux*. Quoi de mieux, en effet, qu'une biographie pour reprendre la vie de zéro et en proposer une nouvelle lecture? Surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur qui s'ingénie à brouiller les pistes et à construire autour de sa personne une véritable légende. Le narrateur du *Journal du voleur* ne proclame-t-il pas que rien ne lui importe davantage que de «réussir sa légende¹». C'est surtout à celle-ci que s'attache Moraly, qui intitule justement son ouvrage *Jean Genet, la vie écrite*, comme s'il s'agissait de dénoncer d'entrée de jeu l'imposture de l'écriture.

Il fallait donc que notre biographe propose une nouvelle image de Genet, autre que celle que propage son oeuvre. Autre aussi que celle que Jean-Paul Sartre, dans son illustrissime préface de plus de six cents pages aux *Oeuvres complètes* de Genet², vient renforcer en insistant sur les larcins de l'écrivain ainsi que sur sa pédérastie. D'aucuns ont même vu dans le livre de Sartre un procès de canonisation. Or, Moraly ne cherche pas à expliquer la venue de Genet à l'écriture en se référant à certains épisodes de la vie de l'auteur à la manière de Sartre. Il veut au contraire mettre l'accent sur des

éléments biographiques sciemment passés sous silence, et montrer que Genet s'invente en grande partie dans l'écriture et par elle.

Ainsi, témoignages à l'appui, Moraly déclare que le jeune Genet était un «bon» élève et il spéculé sur les véritables motifs, évidemment moins sensationnels que ceux proposés dans les romans, qui auraient conduit Genet adolescent en prison: celui-ci aurait pris un train sans billet... De même, il se rapporte à une correspondance que Genet, devenu homme, entretient avec une amie (madame Bloch), où il étale sa culture littéraire au point de citer de mémoire Voltaire et Mauriac. On est certes loin du Genet soi-disant inculte qui prétend ne pas s'intéresser à la littérature, si ce n'est aux romanciers populaires tels que Paul Féval auxquels son oeuvre romanesque accorde une place de choix. En fait, selon Moraly, ce



n'est pas la vie qui conduit Genet à l'écriture, mais l'écriture qui lui permet d'accéder à la vie. Dans cette perspective, il est intéressant d'observer que le parcours littéraire de Genet, qui commence par écrire des poèmes, s'adonne ensuite à la prose, pour enfin devenir dramaturge, aboutit à une série de textes politiques consacrés aux Noirs américains et principalement aux Palestiniens.

Mais, c'est la part de l'ouvrage portant sur Genet dramaturge qui a surtout retenu mon attention. Moraly se propose ici de réinterpréter le passage du roman au théâtre dans l'oeuvre de Genet. On sait que l'écrivain a souvent reproché à la préface torrentielle de Sartre de lui avoir imposé six années de silence avant qu'il ne retrouve le goût de l'écriture. «Le livre de Sartre, avoue-t-il, a créé en moi un vide qui a joué comme une sorte de détérioration psychologique.» (p. 96) Moraly, quant à lui, entend atténuer l'effet de la préface de Sartre sur Genet et s'attarde à deux épisodes biographiques relatés dans *l'Atelier d'Alberto Giacometti* et dans *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés...* où Genet, en présence d'un vieillard répugnant, a la révélation de l'indubitable équivalence de tous les hommes. C'est toute la notion de désir et d'érotisme prépondérante dans l'oeuvre romanesque qui se trouve alors minée. Si tous les hommes sont semblables, pourquoi en désirer un plus qu'un autre? Pourquoi même désirer? Genet constate: «La recherche érotique, me disais-je, est possible seulement quand on suppose que chaque être a son individualité, qu'elle est irréductible et que la forme physique en rend compte et ne rend compte que d'elle.» (p. 112-113)

À quarante ans, Genet décide donc d'en finir avec l'érotisme qui motivait les oeuvres antérieures et passe au théâtre. C'est d'ailleurs à cette époque que Genet théoricien s'affirme, s'appliquant à lire les oeuvres de Giacometti et de Rembrandt, qui finissent par se résorber dans leur création. Genet s'en prend ici à la thèse sartrienne et postule

que l'art a le pouvoir de régir la vie des créateurs, et non l'inverse. «L'évolution de la méthode d'un artiste, conclut Moraly, détermine sa biographie.» (p. 115) C'est aussi à cette époque que Genet s'intéresse au cirque, auquel il consacre l'un de ses textes les plus éblouissants, en l'occurrence *le Funambule*. Moraly affirme que Genet trouve dans l'art du cirque «ce vocabulaire scénique autonome dont il a besoin pour se libérer de la représentation» (p. 119). On sait du reste que Genet essaie de sortir la scène du carcan du naturalisme et de l'imitation pour afficher sa théâtralité toute-puisante, comme en témoigne déjà la lettre à Pauvert, où il vilipende l'acteur occidental qui n'aspire pas à devenir «un signe chargé de signes³». On aura compris que, d'après Moraly, le théâtre joue chez Genet le rôle d'une purge: il lui permet de mettre fin à la complaisance autobiographique et de se dissoudre plus subtilement dans l'oeuvre au lieu de se confondre avec le je trompeur des romans.

En somme, les anecdotes qui fourmillent dans l'ouvrage de Jean-Bernard Moraly et les allusions à des textes inédits qui ne manqueront pas de retenir l'attention de tous les fervents lecteurs de Genet servent surtout à jeter un nouvel éclairage sur Genet le mythomane. Mais les incertitudes du biographe, qui avoue d'emblée que sa manière est «hypothétique», «provisoire» et «grossière» (p. 17), nous amènent à constater que la mort de Genet n'a pas eu raison de son image. Tout au plus, nous permet-elle de louvoyer d'une image à l'autre. C'est d'ailleurs le constat de Moraly dès les premières lignes de sa biographie endeuillée: «Genet a disparu derrière son image. Sans adresse, sans bagages, il a reconquis, par son absence, l'invisibilité des morts.» (p. 7)

alain bernard marchand

1. Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», [1982], p. 233.

2. Jean-Paul Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr*, dans *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, [1981].

3. Jean Genet, «À Pauvert», in *Obliques*, n° 2, 1972, p. 2.